

Le lendemain, Florentine repartait pour Paris en laissant à son père une lettre par laquelle elle lui déclarait sa volonté formelle de vivre seule et de se faire une situation honorable dans l'enseignement. Elle terminait ainsi : "Inutile de me rechercher. Cette fois, j'ai pris mes précautions, tu ne me retrouveras pas. Nous nous reverrons à ma majorité."

Elle s'était entendu avec Mme Rimbaud, qui devait lui donner secrètement des nouvelles de la maison.

—S'il arrivait malheur à papa, lui avait-elle recommandé, s'il tombait malade, avertissez moi ; j'accourrai aussitôt. Vous seule aurez mon adresse.

Pour dépister les recherches du père, Florentine avait tout simplement changé de nom. Elle aurait pu, grâce à ses relations, trouver un préceptorat dans une famille riche ; mais elle était décidée à embrasser la carrière musicale.

Chanter était pour elle un besoin. Enfant, elle répétait de mémoire tous les airs qu'elle avait entendus une fois. A la Légion d'honneur, elle passait ses récréations à la salle de musique, se perfectionnait au piano, égrenait le chapelet de son inépuisable répertoire de chant. L'amour du drapeau, le prestige de l'uniforme, l'enthousiasme de son père pour le régiment ; tout avait contribué à exalter en elle, dès l'enfance, la fibre patriotique. Le hasard, servant cette vocation, devait l'engager dans une voie où on ne rencontre guère d'anciennes pensionnaires de la Légion d'honneur.

En arrivant à Paris, elle avait pris une chambre, sous le nom de Mlle Justin, dans un hôtel garni de la rue du Faubourg-Poissonnière, à proximité du Conservatoire de musique.

Elle commença par suivre des cours particuliers pour préparer l'examen d'admission à la classe de chant. Bien qu'elle ne dépensât que le strict nécessaire à son existence, ses ressources s'épuisaient rapidement. Elle voyait avec angoisse le jour où il lui faudrait renoncer à ses chères études et utiliser ses relations pour entrer comme professeur dans une famille.

Ne sachant déjà pas quand elle pourrait rendre les mille francs qu'elle avait empruntés à son amie, elle était décidée à ne plus compter que sur elle-même.

La dure condition qui, dans le grand monde, réduit l'institutrice à une sorte de domesticité, répugnait à sa nature indépendante et fière. Aussi remettait-elle toujours au lendemain ses démarches.

Or, chaque soir, de sa fenêtre donnant sur une vaste cour vitrée où se trouvait un café-concert de second ordre, le Petit Eden, elle entendait les sonorités bruyantes de l'orchestre chargé d'accompagner le défilé interminable des chansons. Ce bruit, où revenaient sans cesse les formules des compositeurs dont le principe est d'écarteler, comme la peste, toute idée originale, la laissait très froide, quand il ne lui portait pas sur les nerfs.

Cependant, dès que le tambour et le clairon s'unissaient pour annoncer la chanson patriotique, elle tressaillait d'aise. L'envie lui prenait alors de descendre au Petit Eden et de s'assurer si les artistes chantaient beaucoup mieux qu'elle.

Par une de ces belles soirées où les Parisiens prennent, à la fenêtre, un air qui leur est parcimonieusement mesuré dans leur étroite cage, Florentine fut vivement impressionnée à l'audition d'un chant de marche avec refrain très enlevé et ritournelle d'une mâle énergie.

—Enfin, s'écria-t-elle, voilà de la musique !

Elle était ravie d'entendre qu'on applaudissait à tout rompre chaque couplet. Elle se prit elle-même, dans sa chambrette à claquer des mains. En bas, le public trépidait d'enthousiasme rappelant jusqu'à trois fois l'artiste, dont la voix sonore et la nette diction l'avaient enlevée.

Au lendemain de la défaite, ces chants eurent leur raison d'être. Ils entretenaient dans l'âme du peuple l'espoir d'une prompt revanche. Ils rappelaient le souvenir des opprimés, nos frères d'Alsace et de Lorraine.

"N'en parlez jamais", soit ! mais chantez-le toujours.

—Demain, se promit Florentine, j'irai entendre cette chanteuse.

Et malgré la peur d'être reconnue, elle se risqua, le lendemain, dans la salle du Petit Eden.

Ce qui l'étonna tout d'abord, ce fut la bienveillance du public pour des chansons d'une écurante banalité. Elle resta insensible aux grimaces des comiques qui, à défaut de talent, se contorsionnent.

On riait ferme dans la salle, et plus on riait, plus Florentine se sentait envahie par une sombre tristesse. Cette gaieté lui semblait odieuse, après tout de ruines et de désastres.

Aussi tressaillit-elle quand la ritournelle annonça le fameux chant patriotique, qui a pour titre : Des Français dorment là ! une des meilleures pièces du répertoire de MM. Villemer et Delormel. Après seize mesures d'introduction d'un puissant effet, Mlle Eva entra en scène.

C'était une belle fille, dont le visage rond et le teint artificiel rappelaient les figures de cire qui évoluent à la vitrine des coiffeurs

pour dames. Mais sa voix, pleine, sonore, bien posée, témoignait d'une étude sérieuse pour le chant.

Les bouquets commencèrent à pleuvoir à ses pieds, dès le second couplet. Elle les relevait avec assez de grâce, saluant le public selon la méthode des cantatrices de théâtre. On la rappela trois fois après la dernière strophe.

La prononciation d'Eva était nette, la diction précise. Evidemment, cette artiste, fort capable de tenir un rôle de second rang à l'Opéra-Comique, s'était fourvoyée dans les cafés-concerts, soit par fantaisie, soit par malchance.

Le public sait reconnaître de suite la différence qu'il y a entre une vraie chanteuse et une cabotine. On raffolait de la diva et on la couvrait de fleurs et d'applaudissements. On l'estimait d'autant plus qu'on la savait égarée dans ce bégaiement d'où, nouvelle étoile, elle irait rayonner, au premier soir, sur quelque scène digne de son talent de cantatrice, à qui il ne manquait qu'un grain de sentiment et de physionomie.

Florentine ne lui ménagea pas les applaudissements.

Le reste du concert ne l'intéressait à aucun titre. Elle sortit après la dernière chanson de la diva, acheta devant la porte le programme de la représentation et remonta chez elle. Avant de se coucher, elle parcourut ce programme, dans l'espoir d'y trouver quelques renseignements sur l'artiste qui l'avait enthousiasmée.

L'article suivant, consacré à cette gloire naissante, intéressa tout particulièrement Florentine :

"Mlle Eva, dont nous nous garderons de révéler le nom de famille, ne sort pas du Conservatoire, ainsi qu'on l'a prétendu. Elle appartient à une famille de financiers et a tous les diplômes qu'une jeune fille puisse obtenir. Ses parents n'ont qu'un regret, celui de lui avoir fait cultiver les arts d'agrément, notamment l'art du chant, qu'elle a appris avec un de nos plus grands professeurs, ex-pensionnaire de l'Académie nationale de musique.

"Mlle Eva, à qui on voulait faire épouser un banquier plusieurs fois millionnaire, a dédaigné la fortune qu'on lui présentait sous les traits d'un capitaliste de vingt ans plus âgé qu'elle, et, profitant de sa majorité, a tout lâché pour le théâtre où elle réussira certainement. Elle chante dans la perfection, mais il lui manque l'habitude des planches. Cette lacune, qui sera bientôt comblée, l'a obligée, pour ses débuts, à entrer au café-concert ; qu'il doit lui tarder de trouver un engagement dans un théâtre digne d'elle !

"Ajoutons que, jusqu'à présent, Mlle Eva, qui est fort belle, a dédaigné tous les hommages de ses adorateurs. Elle n'attend pas le prince russe ou le Brésilien rêvé par ces demoiselles ; elle tenait la fortune et s'en est dessaisie par caprice. Ce n'est donc pas pour courir après. On la dit très bonne, très simple et serviable, point vaniteuse, mais d'une fierté qui tient à distance les jeunes ou vieux rôdeurs de coulisses."

Florentine rêva toute la nuit de cette patricienne échappée des sphères aristocratiques. En y réfléchissant, elle ne trouva rien de remarquable à cette vocation.

Que cherchait au concert Mlle Eva, qui ne craignait pas de se laisser enfumer dans une tabagie prétendue artistique ? des bravos, rien que des bravos. Elle chantait fort bien, trop bien même, pour le genre patriotique ; mais elle ne semblait pas comprendre un mot de sa chanson. Et Florentine se dit, en contemplant la photographie de son frère, mort pour la patrie :

—Si j'étais à la place de Mlle Eva, si j'avais sa belle voix et l'art de m'en servir, je voudrais faire retentir dans la France entière le cri de vengeance, raviver la foi prête à s'éteindre, secourir l'égoïsme individuel. En un mot, je voudrais chanter pour ma patrie, rien que pour ma patrie.

Une telle pensée, aussi haute, aussi vibrante, ne pouvait rester à l'état de rêve dans l'esprit de la fille du capitaine Gallois. Florentine fit parvenir à Mlle Eva le billet suivant :

"Mademoiselle,

"Ma situation n'est guère moins romanesque que la vôtre. C'est pourquoi, étant décidée à suivre la carrière pour laquelle vous avez renoncé à Plutus, à ses pompes et à ses œuvres, j'aurais besoin de vos conseils. Combien je vous serais reconnaissante de m'accorder un entretien, au jour et à l'heure que vous voudrez bien me fixer."

Elle avait signé de son faux nom. Ne connaissant pas Mlle Eva, elle se proposait de limiter au strict nécessaire ses confidences. Tout lui donnait d'ailleurs à penser qu'elle n'obtiendrait même pas de réponse.

Malgré son peu d'expérience de la vie, Florentine se disait que les artistes sont en butte aux sollicitations de toute nature, émanant pour la plupart d'intrigants ou de déséquilibrés.

Sa surprise fut grande lorsque, dès le lendemain, elle reçut de Mlle Eva un billet ainsi conçu :

"Inutile de vous déranger, je monterai chez vous avant d'aller à ma répétition."

Florentine en éprouva une vive émotion, une sorte de regret de s'être embarquée, sans plus de réflexion, dans cette aventure.